Culture de la tendance religieuse au moyen du cours de langue (un chapitre du P.G. Girard)

Autor(en): **Maschal, M.**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **42 (1913)**

Heft 7

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

CULTURE DE LA TENDANCE RELIGIEUSE AU MOYEN DU COURS DE LANGUE [1]

(Un chapitre du P. G. Girard)

Les grands talents sont souvent en avance sur leur époque en idées heureuses et fécondes, et ce que nous croyons être nos acquisitions, nous le trouvons bien souvent deviné, appliqué même, chez des devanciers de marque. Nous parlons aujourd'hui beaucoup de concentration dans l'enseignement, et plus que jamais le besoin s'en fait sentir. Mais pour être plus nécessaire aujourd'hui, elle n'est pas chose nouvelle.

En effet, le P. Girard avait conçu l'heureuse idée de faire de la langue maternelle comme le trait d'union des différentes branches et matières de l'enseignement. L'enseignement de la langue maternelle serait la maîtresse roue de l'organisme si merveilleux et d'âge en âge plus complexe que l'on appelle la formation de la jeunesse dans l'école.

Pour cela, le P. Girard composa lui-même comme un manuel de grammaire : c'est son « Cours éducatif de langue maternelle ». Dans ce cours, ce ne sont pas les règles qui sont la partie principale, mais les exemples. Ces exemples sont des propositions, des phrases d'abord simples, puis toujours plus complexes, puis des morceaux entiers servant de récapitulation. Et le contenu de ces exemples, gradués et adaptés, c'est précisément ce que Girard voudrait inculquer avant tout aux élèves de l'école.

L'idée était nouvelle; il s'agissait au préalable de prouver la possibilité de la réaliser, car, dit Girard lui-même [2], on avait peine à y croire; il fallait gagner d'abord les maîtres. Aussi publia-t-il avant le « Cours de langue » un ouvrage qui pose les principes, qui en est comme la base et la justification : c'est « l'Enseignement régulier de la langue maternelle. » Je l'appellerais volontiers le commentaire ou le livre du maître, indiquant à celui-ci comment il doit se servir du Cours de langue.

C'est un chapitre de cet ouvrage (liv. IV, chap. v) que je voudrais soumettre aux lecteurs du *Bulletin* en raison de

[1] Travail lu dans un Séminaire du Cours de pédagogie, à l'Université.
[2] Préface de la 2me édition.

son importance encore très actuelle. « Nous vivons dans une époque... où les liens antiques dans les familles comme dans les États se sont grandement relâchés, et où il importe de donner de bonne heure aux enfants une profonde empreinte morale et religieuse pour retremper ainsi les générations naissantes dans le seul élément d'ordre, de paix et de vie. [1] » Ce sont les paroles du P. Girard ; dira-t-on qu'elles sont moins actuelles aujourd'hui ?

Le but naturel d'un Cours de langue est d'étudier et de perfectionner celle-ci dans son rôle primordial qui est d'exprimer la pensée humaine, jeter le moyen de communication entre des esprits enchaînés dans un corps. Ce but se poursuit par les règles du Cours de langue, et des exercices pratiques. Girard en parle dans son livre Ier de l'ouvrage qui nous occupe. Mais il est à ses yeux un autre but bien plus important qui, lui, se poursuit par les exemples que le maître devra compléter de ses explications : c'est (Girard en parle dans les livres III et IV) la culture de l'esprit et la culture du cœur ; en d'autres termes, l'instruction et l'éducation.

De ces deux parties, c'est la seconde, l'éducation, qui a les prédilections du P. Girard. Il faut le dire à sa gloire, il n'était pas de ces pédagogues qui ne veulent qu'instruire, qu'amasser dans de jeunes têtes des connaissances plus ou moins hétéroclites, plus ou moins utiles, comme on amasse des curiosités dans un musée. Non, il veut « élever » le jeune être humain, l'élever lentement, graduellement, vers l'idéal. Et cet idéal, le P. Girard le veut grand, noble et beau, et pourtant bien net et précis ; car ce n'est pas « la vertu, la perfection, la dignité humaine, la destination de l'homme », toutes choses, dit-il, bien grandes et belles, mais trop vagues, trop flottantes, trop livrées à l'appréciation d'un chacun. Mais c'est l'homme parfait, tel qu'on le vit un jour sur la terre, l'homme élevé jusqu'à l'union de personne avec un Dieu : voilà l'image idéale que le Père céleste lui-même propose à tous ses enfants, l'image que Girard, et après lui tout maître chrétien, à l'aide des récits évangéliques, essaie de crayonner aux yeux et surtout au regard intérieur et amoureux des jeunes enfants. Encore une fois, dans un siècle de matérialisme où l'on nous a proposé comme idéal et terme de l'évolution morale le « sur-homme », qui n'est souvent que le type de l'égoïsme exagéré au point de méconnaître toute loi et toute mesure, il faut savoir gré au P. Girard d'avoir établi si haut et si net l'idéal de l'éducation.

[1] Préface de la 1re édition.

Et par quels chemins Girard nous montre-t-il l'accès vers cet idéal? En bon méthodicien, il commence cette partie par une analyse des tendances du cœur humain, analyse plutôt fine et délicate que complète et exacte.

En effet, la critique tiendra compte au P. Girard de ce que, vivant dans un siècle où l'on déclamait à l'exemple de Rousseau des dithyrambes à la sainteté de la nature, il n'ait pu se soustraire entièrement à l'influence du milieu et se ressente aussi de cet engouement qui faisait dire à l'auteur d'*Emile :* « L'homme naît bon, la société le rend mauvais. » Elle lui tiendra compte aussi de son amour de mère pour la chère enfance ; mais elle dira que Girard, comme toute mère, s'aveugle quelque peu : il ne voit en effet dans le jeune être que des tendances bonnes et louables qu'il suffit de cultiver ; la triste réalité, l'expérience nous force à dire qu'il y en a aussi de mauvaises qu'il nous faut extirper, extirper parfois au risque de peiner; il faut, comme le chirurgien, blesser pour guérir, blesser dans l'intérêt même de notre petit patient et, comme on aime à s'exprimer aujourd'hui, de sa personnalité future. Il serait vraiment étrange d'entendre parler de « droits » de l'enfant à développer ses défauts, ses inclinations, même mauvaises.

Je n'examinerai pas ici à quel titre Girard, outre les tendances personnelles, religieuses, sociales, qui se distinguent entre elles par leur terme qui est ou le moi personnel, ou Dieu, ou nos semblables, à quel titre, dis-je, Girard distingue de celles-ci la tendance morale. Serait-ce donc qu'il conçoive une éducation morale indépendante des motifs religieux? On aurait tort de l'affirmer, Girard lui-même s'en défend énergiquement. « Obéir à la conscience (ce suprême devoir de la morale), c'est obéir à Dieu ; ne pas écouter cet oracle, c'est nous révolter contre l'auteur de notre vie et de l'univers. Voilà la grande vérité que le Cours de langue a soin de rendre familière à ses élèves[1]... » Et tant pis, ou plutôt tant mieux, a-t-il l'air de dire, si « elle disparaît ainsi cette *autonomie* ou législation propre dont une école germanique a voulu naguère nous faire présent ». Ce qu'on pourrait donc peut-être reprocher au P. Girard dans la division citée plus haut, ce serait une imperfection de méthode, de nomenclature systématique et non une erreur de fond. Pour Girard comme pour tout philosophe chrétien l'éducation religieuse est la pierre angulaire de toute éducation solide, car elle donne à toute l'éducation morale sa sanction irréfragable; et elle est, en outre,

[1] Cf., p. 223.

une part, un domaine, et le plus important, de l'éducation entière, celui qui règle les devoirs de l'homme dans ses relations avec Dieu. Dans ces relations, l'éducation religieuse voudrait élever l'homme à la hauteur de son idéal qui est l'humanité unie à Dieu dans la personne de Jésus-Christ. Si l'enfant arrivait à concevoir pour Dieu les sentiments de piété qu'avait Jésus-Christ même, le but du P. Girard et de tout éducateur chrétien serait atteint.

Vers ce but du moins tendent ses efforts dans son Cours éducatif de langue, tendent aussi les explications qu'il donne dans ce chapitre v de notre ouvrage, et qu'il prie le maître de proportionner à l'intelligence de ses jeunes élèves. Ces explications étaient nécessaires pour aborder de plain-pied le chapitre qui nous occupe. Parcourons-le rapidement maintenant, ajoutant par-ci par-là un détail critique pour finir par l'une ou l'autre remarque générale.

Girard divise ce chapitre de la tendance religieuse en deux sections : de la piété envers Dieu et de la piété envers le Sauveur ; une division dont il nous faudra dire un mot plus bas. Sous le nom de piété ou de religion il comprend « le lien sacré qui attache l'homme à son Auteur » ; et ce lien c'est, dans l'esprit, la croyance en Dieu, et, dans le cœur, les nobles affections qui conviennent à l'homme vis-à-vis de l'Etre suprême et source de tout bien. Parmi ces affections, Girard en distingue surtout trois : le respect, la gratitude, la confiance.

I. Culture de la croyance en Dieu.

Il me paraît heureux ce mot du P. Girard de la *rencontre* avec Dieu, rencontre dans laquelle la créature s'en allant par les chemins des œuvres de Dieu dans la création, se trouve tout à coup en face du divin Ouvrier. Ce sont d'abord quelques traits seulement, des détails plus décousus ; puis peu à peu l'image adorable se dessine plus claire, plus complète ; aux propositions simples, puis composées succèdent des récapitulations sous forme de conversation entre la mère et sa petite fille, et plus loin avec son fils Charles « qui est déjà plus développé que sa sœur ». Voici quelques-uns des sujets que le « Cours de langue » renferme en grand nombre et dont le maître aura soin de faire le commentaire à ses élèves : « Le soleil, la lumière et les yeux ; la parole, l'air et l'oreille. La conscience ; le Père céleste ; les instincts des animaux. Dieu et l'homme. L'origine des plantes ; l'origine des animaux et de l'homme. Dieu, Père des hommes. Le grand Esprit. L'unité de Dieu. L'Immortalité de l'âme et la Providence. »

Comme on le voit, ce sont des considérations de la seule

raison humaine ; Girard ne touche, dans ce chapitre sur la croyance en Dieu, aucun des mystères de la Révélation, de la Religion positive, comme la Trinité ou la Rédemption..., et l'on ne pourrait même affirmer que par les mots « croyance » ou même « foi » il désigne la foi au sens théologique de ce mot, la croyance sur le témoignage de la parole divine. En faisant la part des choses, on peut s'expliquer par les tendances déistes du temps cette lacune qu'on ne pourra ne pas regretter. L'âme chrétienne, surtout celle de l'enfant, ne peut se borner à être d'abord rationaliste.

Mais je continue mon analyse. La piété a donc son fondement, sa racine, dans l'esprit et naturellement elle fera germer dans le cœur les nobles affections qui sont pour Girard l'ensemble de la religion. Ces affections sont, dit-il, au nombre de trois : le respect, la confiance et la gratitude ; le respect de l'Etre suprême et souverain ; la gratitude envers l'Etre bon et source de tout bien ; la confiance dans la sage et puissante Providence qui veille sur tous et veut le bien de chacun.

Ici, qu'il me soit permis d'exprimer une crainte : je crains que la religion entendue et expliquée à l'enfant dans ce sens ne reste souvent chez lui qu'à l'état de sentiment ; et nous savons que le sentiment s'éteint, change parmi les dures réalités et les luttes parfois terribles de la vie, comme la neige se fond au soleil du printemps. La religion est esprit avant tout, c'est justice, mais elle est aussi vérité ; elle veut des sentiments, mais elle veut aussi des actes. Et si on veut la faire consister dans les tendances du cœur, pourquoi du moins ne pas rappeler à l'homme et au maître qui le forme le quatrième caractère que Girard lui-même nous montrait dans le divin idéal de l'éducation. Là, en effet [1], Girard disait : Jésus-Christ avait pour son Père céleste le plus profond respect, la reconnaissance la plus vive, une confiance sans bornes et — un dévouement si absolu qu'Il pouvait dire en toute vérité : « Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre. » Jamais la religion n'a pu, et moins que jamais elle ne peut consister dans de bonnes intentions, dans un sentimentalisme commode. Qu'on fortifie donc à la rendre inébranlable au cœur de l'enfant la « *volonté de faire ce que Dieu veut de lui* », ce qu'Il lui demande par la voix de sa conscience droite à l'encontre parfois, oh ! souvent même, de ses passions, et la tendance religieuse aura sa culture complète : on aura élevé vers Dieu,

[1] P. 162.

uni à Dieu non seulement l'esprit et la partie affective, mais encore la volonté de l'enfant : on aura formé des hommes en formant de vrais et solides chrétiens.

Cette réserve faite et cette lacune comblée, on est heureux de voir de quelle main de maître le P. Girard sait réunir et résumer à l'instituteur et à l'enfant les conditions les plus aptes à faire naître les sentiments religieux.

Et d'abord *le respect :* ce respect spécial que l'on appelle adoration, parce qu'il ne convient qu'à Celui que le jour nomme à la nuit et la nuit au jour. Ce respect est inspiré par les grandeurs de Dieu, et pour qu'instituteurs et institutrices puissent dans leurs leçons ajouter quelques développements aux assertions énoncées dans les exemples du « Cours de langue », Girard expose ici les considérations suivantes :

Dieu est *créateur* de l'univers au sens précis du mot; la supposition d'une matière éternelle, arrangée seulement par Dieu, est déraisonnable. Aussi Celui qui a tout créé peut aussi tout anéantir : Il en est le maître absolu.

Dieu est le Saint des saints; la voix de notre conscience est l'écho de sa voix; la part d'accord, d'harmonie sublime que nous voyons dans l'univers nous est garant que les dissonances apparentes que nous constatons encore, soit dans le monde physique, soit dans le monde moral, se résoudront un jour dans un grandiose accord final : c'est la sanction suprême.

(A suivre.) M. Marschal, *professeur.*

POUR NOS ÉCOLIERS

Le principe de l'école primaire obligatoire et gratuite, tel qu'il est appliqué dans notre pays depuis de longues années, est un avantage dont on ne saura jamais assez apprécier l'importance et les bienfaits. Tous les cantons de la Confédération helvétique rivalisent de zèle pour améliorer dans la mesure du possible l'instruction populaire. Partout, dans les campagnes, il existe des établissements d'instruction primaire et secondaire. Souvent nos villages les plus reculés possèdent leur école. C'est dire le magnifique élan qu'a pris en Suisse l'instruction populaire. Dans quelques cantons, il existe de plus certaines fondations moins connues, mais qui sont destinées à rendre de grands services dans l'avenir. Telles